



ETIENNE CHORON

1811-1891

M. Etienne Choron est né le 18 mai 1811, à la *Maison-Neuve*, commune de Puiseux, c'est-à-dire au milieu de cette belle forêt de Villers Cotterêts qu'il a toujours aimée, comme un souvenir de sa première enfance.

Ses parents, modestes et laborieux, (le père était garde forestier), ne connaissaient que la solitude, le travail et le devoir. Il a puisé là, avec l'air pur des grands bois qui donne la force et la santé, les premières notions de probité, d'honneur qu'il trouvait dans sa famille, cette simplicité de mœurs toute patriarcale qu'il conserva toujours, et cette timidité qu'il surmontait avec peine lorsqu'il se trouvait avoir à plaider devant le Tribunal, qui l'éloignait des réunions publiques et privées et lui faisait redouter les réceptions que tant d'autres recherchent par orgueil ou par vanité.

C'est dans cette forêt druidique qu'il passa son enfance, sous l'ombrage des chênes séculaires, c'est là qu'il rencontra pour la première fois Alexandre Dumas, plus âgé que lui de 8 ou 9 ans, suivant les chasses et allant à la pipée des oiseaux, seulement à cette époque Dumas inconnu ne faisait en aucune manière prévoir sa renommée universelle ; élève assez indiscipliné de l'abbé Grégoire, on ne le connaissait que comme le fils de la paisible marchande de tabac veuve du général.

Dumas se souvint plus tard du père de M. Choron. Il en parle assez longuement dans ses mémoires, mais il orne son récit de tout ce que lui suggère sa fougueuse imagination et d'une manière si fantaisiste qu'il est impossible de citer un passage.

M. Choron commença ses études au Petit-Séminaire d'Oulchy-le-Château d'abord, à celui de Laon ensuite, et les termina au Collège de Soissons. Parmi ses premiers condisciples se trouvaient M. Vallerand, de Moufflaye, qui devint président du Comice agricole de Soissons, M. l'abbé Pécheur, notre savant collègue,

M. Mayeux, ancien chef d'institution à Paris, et vice-président de la Société archéologique de Château-Thierry, décédé lui-même il y a quelques jours, M. Bucaille, qui fut maître de pension à Villers-Cotterêts, et bien d'autres encore...

L'un de ses professeurs fut l'abbé Congnet, cet helléniste distingué dont on vénère toujours la mémoire.

M. Chorou était, en classe, un « piocheur », un élève intelligent, et eût de nombreux succès.

Son enfance, dans la forêt, lui avait donné une force physique, une souplesse, une agilité qui le faisait remarquer de tous ; il avait acquis une adresse peu commune aux exercices de récréation, aux jeux, à la course, etc., mais cela ne nuisait en rien à ses études qu'il fit d'une façon sérieuse et avec fruit.

Aussi passa-t-il brillamment son baccalauréat puis il alla à Paris, faire son droit.

C'est à Paris qu'il fut mis en relation avec Madame Duplessis, la belle-mère de Camille Desmoulins, la mère par conséquent de cette infortunée Lucile qui, comme Camille son mari, fut une des victimes de la Terreur.

Madame Duplessis voyait dans M. Chorou un jeune homme studieux et plein d'avenir ; elle aimait à le recevoir, à causer avec lui et se plaignait même qu'il n'allait pas la voir assez souvent.

C'était quelques années après 1830, cette dame, déjà âgée, se plaisait à raconter au jeune étudiant, les épisodes de la vie de Lucile, les souvenirs de ce passé terrible. Plus tard M. Chorou se rappelait ces confidences, et plus d'une fois, surtout dans sa dernière maladie, il nous en a entretenu. Ces visites à Madame Duplessis avaient laissé dans son esprit une trace profonde.

Un jour, un éditeur quelconque avait demandé les manuscrits de Camille Desmoulins, ses lettres et celles de Lucile, mais Madame Duplessis, ne voulant pas les

faire publier, confia le tout à M. Choron, pour mieux résister à l'insistance du publiciste.

Ce fait prouve quelle confiance avait su inspirer M. Choron, et dans quelle estime on tenait son caractère et sa loyauté malgré sa jeunesse, car il ne pouvait alors avoir guère plus de 25 ans.

Il posséda pendant quelque temps les précieux autographes, puis un scrupule le prit, une crainte si l'on veut ; il eut peur d'égarer une pièce et rendit le tout, sans en détacher une page, sans en profiter, sans même copier aucun document ni en faire l'analyse.

M. Choron nous parlait encore de cet incident quelques jours avant sa mort. Cette époque de sa vie semblait renaître pour lui, il s'y complaisait, la revoyait, avec l'encadrement doré de ses 25 ans ; il la faisait revivre, et paraissait se réchauffer encore aux purs rayons du beau soleil de son printemps.

Ces visites à Madame Duplessis et les conversations de ce vénérable témoin de la Révolution prouvèrent au jeune homme, avide de tout savoir et de tout comprendre, que les récits des historiens même les plus renommés ne sont pas toujours l'expression de la vérité. Il se dit alors que pour écrire l'histoire, il faut non seulement un grand talent, mais surtout une probité excessive, ne point avoir de parti pris, d'opinion préconçue, ne pas juger les événements ni les hommes à un point de vue exclusif et étroit, mais les voir de haut et de loin, ne rien laisser aux présomptions, aux suppositions qui, quelques vraisemblables qu'elles soient, sont souvent erronées.

Ce fut pour lui un grand enseignement dont il s'est toujours souvenu, aussi plus tard, lorsqu'il écrivait, même de petits articles pour notre Société, il n'avancait rien que preuves à l'appui et pièces justificatives en main. Cela lui occasionnait beaucoup plus de travail, de peine et de démarches, mais il n'était satisfait qu'à

cette condition et aimait mieux suspendre un travail, quand une pièce lui manquait, que de le produire douteux et de s'exposer à une réfutation.

Pendant qu'il faisait son droit à Paris, son compatriote Alexandre Dumas était tout rayonnant de gloire, mais leurs âges et leurs caractères n'étaient pas les mêmes, autant Dumas était expansif et tout imagination, aimant la lutte et le bruit autour de son nom, autant M. Choron recherchait l'obscurité, le silence du cabinet, l'étude, évitant tout ce qui pouvait appeler l'attention sur lui.

Dumas était, avec Victor Hugo, l'un des chefs de l'école romantique, écrivant l'histoire avec la fantaisie la plus large. M. Choron était resté classique, et n'admettait que la vérité historique.

Ils ne se virent pas ou se virent très peu à Paris, et Dumas, en tout cas, n'exerça aucune influence sur M. Choron qui continua à travailler toujours, à l'ombre, sans être ébloui par l'éclat de cette étoile fulgurante.

Est-il à dire que M. Choron n'ait pas rêvé pour lui un idéal quelconque, n'ait pas entrevu un avenir brillant ? Peut-être, mais il eût fallu payer de sa personne, se présenter lui-même et sa modestie l'en empêchait.

Il préféra suivre le sentier obscur mais plus sur qu'il s'était tracé, plutôt que d'essayer de gravir les sommets. Nous ne le blâmerons pas, au contraire.

Ses études de droit terminées avec succès, M. Choron revint et chercha à s'établir le plus près possible de son pays natal.

Le 17 février 1844, il reprenait l'étude de M. Plocq, avoué à Soissons, et quelques années après il épousait Mlle Virginie Wafflard, qui fut pendant plus de 40 ans sa compagne dévouée.

En 1848, il était nommé par ses concitoyens membre du Conseil municipal de Soissons, et ce mandat, qui

lui a été constamment renouvelé, il l'exerçait encore à son décès.

En 1870, pendant le siège de notre ville il est nommé vice-président de la Commission municipale, poste pénible et douloureux qu'il occupa sans faiblir, malgré la terrible responsabilité qui pesait sur lui.

En 1877, il fut élu député de l'arrondissement, et l'année suivante maire de Soissons.

Nous n'avons pas à nous occuper de M. Chorou, comme homme politique, pas plus du reste que de sa carrière judiciaire ou administrative.

Il nous suffira de dire que, dans toutes ses diverses fonctions, M. Chorou apportait un sentiment de justice, un sens droit, et ne décidait jamais qu'après un examen sérieux, approfondi, attentif, qu'avec la justification des preuves ; toujours guidé par sa probité incontestée, il déploya un grand dévouement, ne connut ni la haine, ni l'envie, resta sans cesse bon et serviable, et n'eut jamais un mot blessant pour personne.

Pour nous, nous devons nous borner à ses travaux archéologiques, dont notre *Bulletin* profitait seul.

Entré en 1859 dans la Société, M. Chorou suivait les séances mensuelles avec intérêt, malgré ses occupations, et dès 1861, il donnait à notre *Bulletin* la première partie d'un travail biographique sur Louis d'Héricourt, fondateur du *Journal des Savants*, avocat distingué, auteur d'ouvrages très estimés en leur temps et, ce qui était plus intéressant pour nous, né à Soissons.

M. Chorou a étudié ce compatriote célèbre dans sa vie et dans ses œuvres, dont il fait ressortir le mérite et l'utilité.

Il ne s'est pas borné à cela, il a voulu perpétuer à Soissons les traits du grand jurisconsulte.

Aussi, alors qu'il était maire de Soissons et député, en 1880, M. Chorou demanda au Ministère le buste de Louis d'Héricourt.

Il l'obtint et le fit exécuter par un jeune sculpteur du Soissonnais, M. Hiolin, artiste de mérite, dont une œuvre avait été remarquée à un Salon et primée d'une médaille d'honneur ; ce buste remarquable se trouve au musée de la ville.

En 1864, il nous donnait le premier chapitre d'un grand travail intitulé : *Recherches sur l'instruction primaire dans le Soissonnais*.

La deuxième partie a été publiée en 1866, deux ans après la première.

La troisième seulement en 1875 et 1878.

Cet ouvrage considérable est le fruit des plus patientes et des plus longues recherches ; les archives nationales, les archives du département de l'Aisne et des départements voisins, des villes et des communes, les anciennes minutes des notaires, et quantité de volumes ont été compulsés et notés, des pièces souvent uniques et inédites ont été analysées, traduites, extraites ou copiées.

On a peine à se figurer la somme de démarches que comporte un ouvrage tel que celui-là.

A chaque ligne, l'auteur se trouvait arrêté par un document indiqué et qu'il n'avait pas. Il le cherchait partout, ne craignait pas d'aller à Laon, à Compiègne, à Paris ou ailleurs, pour voir par lui-même, et il était heureux quand il pouvait trouver.

Alors, il se mettait à écrire, et comme il désirait toujours la perfection, il n'hésitait pas à corriger sans cesse, à recommencer même les parties déjà rédigées.

Son style était serré, clair, précis, et malgré cela, parfois il l'eut désiré plus limpide, plus parfait. Il était difficile pour lui-même, plus que pour les autres.

Une quatrième partie de ce travail capital reste à paraître. M. Choron avait réuni tout ce qu'il avait pu découvrir, et il possédait de nombreuses notes et des documents précieux qui eussent suffi à tout autre,

mais il espérait en découvrir encore de nouveaux et son œuvre reste inachevée malheureusement et ne peut être terminée par personne.

Notre *Bulletin* contient encore d'autres œuvres de M. Choron, notamment :

Une notice sur l'ancienne corporation des charrons en notre Ville,

Les grottes et le camp de Pasly,

Le tortoir et Saint-Nicolas aux-Bois,

Les comptes communaux de Vailly au XIII^e siècle,

Le rétablissement des fonctions de maire à Soissons au XVII^e siècle, etc.

Tous ces travaux avaient pour base des pièces authentiques, inédites, et n'étaient jamais la reproduction d'auteurs anciens. Il étudiait les documents originaux, les soumettait à une saine critique, les commentait et en tirait les conclusions logiques et sûres.

Entre temps M. Choron se faisait un devoir d'assister régulièrement aux séances du Conseil municipal, où souvent il était chargé de rédiger des rapports importants, et aux séances de la commission administrative des hospices, dont il était membre.

Il y manquait rarement, même étant malade, et ses avis étaient toujours écoutés comme étant dictés par la sagesse et la justice.

Absolument désintéressé pour lui-même, il n'eût jamais en vue que l'intérêt général, alors que par sa situation il aurait pu, comme tant d'autres, recueillir certains bénéfices personnels, il refusa toujours de prêter son nom à quelque entreprise douteuse.

Il ne demanda même pas un de ces titres honorifiques si recherchés et auxquels ses services et ses travaux lui donnaient droit. Il ne fut décoré d'aucun ordre, pas même de la palme académique.

Il ne demanda jamais rien pour lui.

En 1875, M. Choron, toujours soucieux de faire

connaître les richesses artistiques de notre ville, proposa d'envoyer le tableau de Rubens, l'adoration des Bergers qui orne la cathédrale, à l'exposition ouverte à Paris, pour les plus remarquables tableaux de province.

Vers cette époque, il publia une intéressante Notice sur la fausse porte Saint-Martin, souvenir de Soissons au Moyen-Age, disparu aujourd'hui.

Peu de temps après, il s'occupa de la biographie de Poiteau, le célèbre jardinier, né à Ambleny et dont les œuvres sont très appréciées des spécialistes.

Grâce à M. Choron, la ville put acquérir pour la bibliothèque, le grand ouvrage de Poiteau, sur les fruits, orné de magnifiques dessins, coloriés à la main.

Il a fait copier par M. Paul Laurent, le portrait de Poiteau pour le musée.

On lui doit encore la conservation des lettres autographes de Marceau écrites par ce général alors qu'il commandait l'armée de Sambre-et-Meuse. Ces lettres étaient en la possession d'un de ses amis qui est mort en Afrique et pouvaient être perdues pour nous.

M. Choron avait même l'intention de publier un travail sur le général et il avait recueilli de nombreux renseignements pour cela.

En 1881, M. Choron donna sa démission de maire et rentra dans la vie privée, il continua ses études archéologiques avec plus d'ardeur que jamais.

En 1883, M. de la Prairie qui était notre président depuis l'origine de la Société (1847) ayant cru devoir en raison de son âge, donner sa démission, M. Choron fut élu à sa place, et ce titre lui fut renouvelé chaque année jusqu'en 1891, c'est-à-dire jusqu'au premier janvier dernier. En ce moment, affaibli par la maladie, il exprima la volonté formelle de résigner ses fonctions et ses collègues lui conférèrent le titre de président d'honneur.

En 1887, M. Choron avait été frappé au cœur par la perte de sa compagne si douce et si vénérable. Il y fut très sensible et peu de temps après sa santé déclina. En 1890, il tomba sérieusement malade ; malgré le rude hiver, sa forte constitution paraissait avoir vaincu la maladie et il était revenu à nos réunions, il assista à nos séances jusqu'aux dernières limites de ses forces, trouvant dans ces délassements de l'étude une diversion à ses souffrances et au deuil qui l'attristait lorsque, tout à coup, presque subitement, le dimanche 26 mai au matin, il succombait, dans sa 79^e année, entouré de tous les soins et de l'affection de ses enfants qu'il aimait tant, qui faisaient son orgueil et sa joie, et qui furent la consolation de ses dernières années.

. Voici maintenant la liste des travaux de M. Choron, publiés dans les *Bulletins* de la Société archéologique :

1^{re} SÉRIE DES BULLETINS

- Biographie de Louis de Héricourt*, tomes xv et xvi.
Fête de l'Être Suprême à Dommiers, t. xvii.
Les Grottes et le Camp de Pasly, t. xvii.
Recherches historiques sur l'Instruction primaire dans le Soissonnais, t. xviii.
Le Tortoir et Saint-Nicolas-au-Bois, t. xviii.
Comptes communaux de Vailly au 13^e siècle, t. xx.
Sur une lettre de Henri IV, t. xx.
Deuxième partie des Recherches sur l'Instruction primaire, t. xx.

2^e SÉRIE

- La fausse Porte Saint-Martin*, t. v.
Recherches sur l'Instruction primaire dans le Soissonnais, t. vi, ix et x.
Suite de la Notice sur Louis d'Héricourt, t. xii.
Biographie de Poiteau, t. xiii.

La Corporation des Charrons, t. XIII.

Compte rendu des travaux de 1884, t. XIV.

Notice sur M. Bourbier, t. XV.

Rétablissement des Fonctions de Maire à Soissons au
17^e siècle, t. XV.

Rentrée du Collège de Soissons en 1792, t. XVIII.

Discours au Congrès archéologique, t. XVIII.

La séance est levée à 5 heures.

Le Président : BRANCHE DE FLAVIGNY.

Le Secrétaire : l'abbé PÉCHEUR.

